

Connaissez-vous le nom que je porte parmi toutes ces tribus : *Kitchi Amic*, le Gros Castor ? Voici comment le sobriquet m'est échu ; il date de trois ans, de mon voyage à la baie d'Hudson.

Le castor, trapu, replet, a une démarche lourde et pesante ; de même, lourdement et pesamment je marchais, lorsque, dans les portages, j'étais chargé de soixante à quatre-vingts livres. Les sauvages venant en arrière et croyant que je ne les entendais pas, se disaient :

“—Ne trouves-tu pas qu'il a l'air d'un castor ? ”

Alors, afin de les amuser, je ralentissais encore le pas, je faisais semblant de forcer terriblement en montant les côtes, me hissant des deux mains aux broussailles de la route. Ils riaient sous cape :

“—Vois donc, disaient-ils ; vois donc comme il a de la misère, le Gros Castor ! ”

En remontant la rivière Abbitibi, nous avions dans notre canot un jeune garçon de quatorze ans, nommé Ignace, à la jambe, à la tête et à la langue légères. Un certain matin, au moment de l'embarquement, comme le rivage était plein d'embarras, le canot se tenait à vingt pas au large. Pour s'y rendre, un tronc d'arbre servait de chaussée. Je m'avancai à mon tour, avec ma charge sur les épaules ; l'arbre est rond, il n'est pas très solide, il est mouillé, le pied me glisse, je tombe à l'eau jusqu'à la ceinture. Eclat de rire général, et Ignace s'écrie, en se frappant les mains :

“—*Kitchi Amic niping*, le Gros Castor est à l'eau.”

Croyant que le mot m'a choqué, Okouchin, le chef de l'expédition, lance un regard sévère au jeune impudent et tous les sauvages de devenir sérieux.

Nous partons. Un quart d'heure après, Okouchin prit la parole et parla en ces termes :

“—Mon Père, je veux te-parler.

“—Eh bien, parle.

“ Ne te fâche pas. Nous t'avons appelé *Castor*, mais ce n'est pas pour te faire de la peine. Ignace vient de te le dire ; les jeunes gens, vois, ça ne pense pas et ça parle trop. Tu sais que les sauvages, entre eux, se donnent des noms d'animaux, l'un s'appelle le chat, l'autre le loup, l'autre la